

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 50 (1912)
Heft: 2

Artikel: A la boutique
Autor: V.F.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-208408>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 03.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

A LA BOUTIQUE

Il y avait dans un village de notre Jura, voici une trentaine d'années, une de ces boutiques, précieuses autant que pittoresques, parce qu'on y trouve de tout, et qui était connue par l'esprit original de sa propriétaire.

Un jour, une cliente lui demanda du drap pour une culotte :

— Pour les deux canons ? fit sans rire cette facétieuse marchande.

Une autre fois, répondant à une personne en quête de nous ne savons plus quelle marchandise :

— On en a eu, ... on n'en a pas, ... mais on en aura !

Notre boutiquière reçut, certain hiver, un tonneau d'huile à brûler absolument figée. Pour la dégeler, elle la mit pendant la nuit à l'étable. Le lendemain, l'huile avait filtré entre les douves et s'était répandue en partie sur le sol. L'esprit du négoce étant de ne rien laisser se perdre, l'épicière recueillit le liquide mêlé d'impuretés et le débita sans sourciller. Elle avait même trouvé une formule à elle pour écouler le plus avantageusement possible cette huile qui crépitait dans les lampes :

— Voulez-vous, demandait-elle aux clients, de celle qui pétille ou de celle qui ne pétille pas ?

Et, en disant « de celle qui pétille », elle prenait son air le plus engageant et ses yeux pétillaient eux-mêmes de malice, comme s'ils promettaient quelque rare aubaine. V. F.

Lili. — Au-dessus de l'appartement qu'habitent les parents de la petite Lili, une maman est en train de mettre au monde un bébé.

Le va et vient des personnes qui entourent la malade empêche la petite Lili de dormir, et les cris et les plaintes qu'elle entend l'intriguent.

— Dis, m'man, demande-t-elle, qu'est-ce que c'est que ces cris ?

Embarrassée, la maman répond :

— Mais ce n'est rien ; ce sont les chats, dans le jardin. Ne t'occupe pas de cela ; dors, c'en est l'heure !

— Oh ! maman, comme c'est drôle ; il y a un de ces chats qui dit toujours : « Oh mon Dieu ! ... Oh ! mon Dieu ! ... »

LÈ DZEGNOTET ET LAU BAO

Lo père Dzegnotet l'avai z'u dou valet : lo Sami, lo pe vilbio, et pu l'autro que l'étai dan pe dzouveno et que s'appelève Fresi. L'avai bin z'au z'u travailli et s'escormantsi po èlèva s'è dou valet et à force fère l'è tsesi maládo qu'on a bin cru que sti coup sará lo bet. Lái faut quasu ti passá, que voliá-vo lái fère : au bet la bouése, qu'on dit. Cein qu'eimbétáve lo mé Sami et Fresi l'è que, ein mimo teimps, lau bádo vin-te pas maládo assebin : on pucheint bádo que l'avant èlèva et que vaillá soixanta napoléon quemet on centimo. Le bádo l'étai lo rondzo que n'alláve pas et lo père l'estoma tota détraquaie et ranquemalá à lái restá. L'ant dan fé à veni lo vétérinéro po soign' lo bádo. Lo père, lí, l'étai usá à tsavon et on máidzo lái ará pas mé fé que [ma choqua. L'avant dan pas coumandá.

Lo vétérinéro vint dan et, ma fái, le bádo s'è trová bin pe has que ne s'è crayant que l'a falíu que Fresi bete sa roulière de la demeindze per dessu son moulton et que chaute querí dáí remído. Quand revint, tráove dévant l'ottó Sami que láí fá dinse :

— L'è mort !

— Cò ? que láí repond Fresi.

— Lo père.

— Eh ! mon Dieu que te m'a fé pouáire. Se n'è pas cru que l'étai lo bádo !

MARC A LOUIS.

SI LES VAUDOIS AVAIENT VOULU...

Si les Vaudois avaient voulu,
Lan tur lu,

Quand Dieu les mit sur cette terre,
Aux Genevois faire la guerre
Et garder pour eux le Léman,
Sans trop de peine, avec élan,
Sans même appeler tout le monde,
Si les Vaudois avaient voulu,

Lan tur lu,

Ils redressaient la Mappemonde.

Si les Vaudois avaient voulu,
Lan tur lu,

Ne pas se séparer de Rome,
Qu'auraient-ils pu gagner en somme ?
Les évêques, les cardinaux,
Auraient des cures à Lavaux.
Et pour que rien ne lui échappe
Si les Vaudois avaient voulu,

Lan tur lu,

A Chillon se tiendrait le Pape.

Si les Vaudois avaient voulu,
Lan tur lu,

Au bon vieux temps de l'épaulette,
Du schako, de la cadenette,
Les grenadiers auraient conquis,
En se montrant tout un pays,
Sans leur fusil, sans leur giberne.
Si les Vaudois avaient voulu,

Lan tur lu,

Ils auraient mangé l'ours de Berne.

Si les Vaudois avaient voulu,
Lan tur lu,

Ne pas rester toujours en panne,
Ils auraient aplani Lausanne,
Roulé vers Ouchy, la Cité,
Le Château, l'Université ;
Et du monde entier, sans rivale,
Si les Vaudois avaient voulu,

Lan tur lu,

Ils en faisaient la capitale.

Si les Vaudois avaient voulu,
Lan tur lu,

Avec la foi qui électrise
Fonder une nouvelle Eglise,
Ils auraient arrêté, dit-on,
De boire... dans tout le canton.
Et pour comble de repentance,
Si les Vaudois avaient voulu,

Lan tur lu,

Ils signaient tous la Tempérance.

Si les Vaudois avaient voulu,
Lan tur lu,

En se moquant de la gelée,
Planter la vigne à La Vallée,
Les « Combiens » seraient vigneron ;
Puis avec de pareils lurons,
Pour que partout le sol produise,
Si les Vaudois avaient voulu,

Lan tur lu,

Ils auraient réchauffé la bise.

Si les Vaudois avaient voulu,
Lan tur lu,

Garder tout le vin de leurs caves
Et ne vendre que des coupages,
Pour conserver dans leurs tonneaux
Le pur « La Côte » et le « Lavaux »,
Loin de ce pays de Cocagne,
Si les Vaudois avaient voulu,

Lan tur lu,

Les Allemands boiraient l' « Espagne ».

Si les Vaudois avaient voulu,
Lan tur lu,

Violer la paix du ménage,
Pour s'en aller, le cœur volage,
Au loin courir le guilledou,
Ils auraient fait trop de jaloux ;
Les cœurs s'embrasaient à leurs flammes.
Si les Vaudois avaient voulu,

Lan tur lu,

Ils séduisaient toutes les femmes.

Si les Vaudois avaient voulu,
Lan tur lu,

Que le Bon Dieu soit plus sévère,
Il n'y aurait plus de misère,
Plus de préposés, d'avocats,
De juges pour les scélérats.

Comme la vie serait belle !
Si les Vaudois avaient voulu,
Lan tur lu,
Ils brasseraient l'or à la pelle.

Mais les Vaudois n'ont pas voulu,
Lan tur lu,

Rendre jaloux leur entourage,
De leur bonheur faire étalage.
Ils ont demandé seulement
De vivre en paix et sans tourment,
Sans trop se compliquer la vie,
Mais les Vaudois n'ont pas voulu,

Lan tur lu,

Se séparer de l'Helvétie.

O. BADEL.

LE VOYAGE DE GABRIEL PAYOT

Il y a quelques mois, le *Conteur vaudois* a publié l'amusant récit qu'a fait Alexandre Dumas de la première ascension du Mont-Blanc, par Joseph Balmat ; aujourd'hui, dans les lignes qui suivent, nous donnons en quelque sorte une suite à ce récit, toujours d'après le spirituel conteur Dumas père. Écoutons-le dans son livre *Impressions de voyages en Suisse* :

I

Vers la fin de l'année 1833, mon domestique, qui probablement ne trouvait pas les marseillaises de la rue Saint-Lazare à sa guise, me répéta si souvent que mon logement ne me convenait pas, que je lui dis un soir qu'il avait raison, et que je ne demandais pas mieux que de le quitter, s'il se chargeait de m'en trouver un et de faire mon déménagement sans que j'eusse à m'en occuper.

Le lendemain matin, j'entendis une grande discussion dans ma salle à manger ; je passai ma robe de chambre, et j'allai voir ce que c'était. Joseph discutait avec un commissionnaire le prix du transport de mes tableaux et de quelques petits meubles. Aussitôt que ce dernier m'aperçut, il fit un appel à ma conscience en me demandant si c'était trop de vingt-cinq francs pour transporter mes tableaux, mes livres et mes curiosités rue Bleu, n° 30.

— Il paraît, dis-je à Joseph, que je préfère la rue Bleu à la rue Saint-Lazare ?

— Oui, monsieur, me répondit-il, et vous y avez loué ce matin un logement au premier, qui ne coûte que cent francs de plus que celui-ci, qui est au troisième.

— C'est bien ; seulement, vous vous informerez pourquoi on écrit la rue Bleu sans e.

— Oui, monsieur.

Je rentrai dans ma chambre et me remis au lit.

— Vous voyez, reprit François, que monsieur ne trouve pas que ce soit trop cher.

— C'est bien, tu auras tes vingt-cinq francs ; mais tu te chargeras de savoir pourquoi on écrit la rue Bleu sans e.

— Et à qui faut-il que je demande cela ?

— C'est ton affaire.

— Alors on verra à s'informer, dit François.

La fin de ce dialogue me confirma dans une idée qui m'était venue il y avait longtemps : c'est que Joseph faisait cirer mes bottes par le concierge et faire ses courses par François, et que la seule peine que cette partie de mon service lui coûtait était d'ajouter à ma note mensuelle quinze francs de ports de lettres que je n'avais pas reçues.

C'est chose déplaisante d'être volé par son valet de chambre, d'autant plus qu'il vous prend pour un imbécile, ce qui l'entraîne tout naturellement à vous manquer de respect ; mais c'est chose plus désagréable encore de changer une figure à laquelle on est habitué, pour une figure à laquelle on ne s'habituerait peut-être pas : il faut un an au moins pour lever le masque qui couvre un nouveau visage, et encore faut-il supposer que l'on n'ait guère que cela à faire.

Malheureusement pour ma bourse et heureusement pour Joseph, j'avais autre chose à faire, *Angèle*, je crois. Je décidai donc que je continuerais à me laisser voler.

Je venais de prendre cette détermination, lorsqu'une nouvelle discussion s'éleva dans l'antichambre.

— Monsieur n'y est pas, dit Joseph.

— Oh ! je sais bien, répondit une voix qui ne m'était pas inconnue ; on m'avait prévenu qu'à Paris on n'y était jamais.

— Monsieur est sorti.